

LA TACHE DE L'ESPAGNE DEVANT LE RAYONNEMENT DÉMOCRATIQUE

L'accord de Potsdam a produit dans l'Espagne franquiste les effets d'une bombe atomique. Une élémentaire idée de justice sert à dissiper les aspects les plus complexes de l'ignominie.

La légalité républicaine en employant la force irrésistible de sa raison a pu enlever toutes les positions que Franco croyait avoir rendues inexpugnables en les mettant à partir de 1939, à l'abri derrière d'indéniables faussetés et au moyen de nombreuses intrigues courantes pendant cette époque néfaste.

La Démocratie a vaincu la puissance des armes portées à son maximum. En Angleterre, après avoir enlevé la victoire, elle a délogé M. W. Churchill du roc qu'il avait choisi et dont, tel un idole, il rêvait de pouvoir faire un piédestal.

Il est facile maintenant grâce au pouvoir de la Démocratie de mettre fin à la force de Franco.

La non-intervention qui a été proclamée pendant la lutte d'Espagne a favorisé les puissances qui, avec une armée de traités, avaient pris l'offensive contre la Paix, ce qui est la véritable caractéristique de ces États qu'on a voulu qualifier d'États totalitaires. Mais elle a, de plus, cruellement livré à l'abandon une nation qui avait un gouvernement légal et qui, par elle, étaient sûres qu'il ne serait pas tenu compte de leurs attaques injustifiées et criminelles.

Le parti laboriste, dès son arrivée au pouvoir, se souvenant de toutes ces injustices, a compris qu'il fallait mettre un terme à cette non-intervention qui était à l'origine de tant de désastres et qui avait causé tant de torts.

Franco malgré son arrogance a vacillé, démontrant ainsi que sa base est tout à fait artificielle.

Sa déclaration en donne la preuve évidente.

Pour lui les décisions de Potsdam sont le fruit de campagnes diffamatoires lancées par les réfugiés rouges, ne comptant pour rien ses propres menaces contre l'Angleterre, et même l'envoi de la trop fameuse division bleue.

Par contre il se croit le champion de la Paix et de la Culture humaine, oubliant, en employant ces mots faits d'idéal généreux, que la guerre d'Espagne étant finie il a condamné à mort 36.000 Espagnols, fait emprisonner sans respect les délégués légaux et sans jugement plus de 400.000 de ses compatriotes. Il oublie aussi qu'il a fait entrer dans des camps de concentration tous les patriotes Français, qui, pour défendre leur patrie et la liberté, traversaient dignement l'Espagne.

Il finit sa déclaration en formulant l'espoir que le jugement sévère dont il est l'objet aujourd'hui soit révisé, quand l'impitoyable sera calmée et les passions éteintes.

On ne peut mettre en cause, comme Franco, aucun État légitime, ni même aucun des rares qui ont pu rester neutres. Asses de raisons suffisamment notables justifient amplement une telle sentence. Elles sont tellement graves que mieux vaut, par élégance d'esprit et par raisonnement, ne pas les examiner à nouveau pour n'avoir pas à les inclure d'une façon trop catégorique dans le cadre des délits pour les moins inexorables.

On se demande maintenant qu'elle va être pour l'Espagne la conséquence de cette conférence de Potsdam.

La justice d'un côté et le rayonnement de l'esprit démocratique de l'autre ne montrent qu'un seul horizon : le rétablissement de la légalité républicaine.

Cette légalité, comme toute conception essentielle ne peut être divisée. Son application doit être complète et ne peut pas être partielle.

Pour cela le régime légal doit être souverain, la représentation parlementaire doit être nantie de toute autorité, et les prérogatives du chef de l'État, élu de la façon la plus légitime et avec toutes les garanties que comporte cette haute magistrature, respectées et assurées. Le gouvernement devra même être l'expression de la confiance présidentielle et de l'apaisement lequel il peut compter dans la nation.

Pour tout le reste il est en Espagne comme partout ailleurs. Si on arrive à interpréter d'une façon exacte la volonté nationale, à s'orienter vers les réalités, non seulement propres et du moment, mais qui se manifesteront dans les rapports que chaque pays aura entre eux, qu'il en soit producteur ou consommateur, et qui constitueront l'ensemble de la prospérité et de la civilisation, la tâche est toujours réalisable. Elle peut être, de plus, ardue mais elle peut produire l'ordre social dans la nation et la coopération indispensable pour assurer la paix dans l'avenir.

C'est le grand et seul désir de l'Espagne. En revendiquant pour elle la justice, elle demande à se ranger, à cette heure historique, parmi les plus conscients du sens de la démocratie.

L'ESPAGNE REPUBLICAINE nation alliée

La Conférence de San Francisco a montré, quelconques avec timidité, son hostilité générale envers Franco. Il ne pouvait en être autrement, car le grotesque dictateur avait affiché ses sympathies pour les États totalitaires un peu trop bruyamment avant ses récentes coquetteries démocratiques.

Il serait naïf d'essayer de prouver à ceux qui les connaissent, aussi bien qu'à ceux qui se croient les mieux renseignés, les collusions de l'Espagne franquiste avec l'Allemagne hitlérienne et l'Italie mussolinienne. Ce sont elles qui ont provoqué l'attitude de la Conférence.

Cette hostilité, cependant, n'est pas suffisante, car elle ne constitue que le côté négatif d'un problème qu'il faut résoudre dans sa totalité. Et pour cela, il faut rompre toutes relations avec Franco et reconnaître franchement la République en Espagne. Ce qui ne serait certes pas un geste excessif.

Persone n'ignore, en effet, que l'Espagne est le premier pays qui s'est dressé contre le fascisme, dans un moment où le monde en avait peur. Avant que les bolcheviques-fascistes ne les bolcheviques-fascistes de leur bruit fassent retentir les paroles meurtrissantes européennes, elles avaient déjà retenti en Espagne dans un cri de révolte et de justice.

Avant que les sous-marins allemands n'aient commencé la bataille de l'Atlantique, les sous-marins italiens avaient déjà porté une première attaque aux flottes alliées de la Méditerranée pendant la guerre d'Espagne. Avant de coventryser Coventry elle-même et bien des villes européennes, l'aviation allemande avait déjà bombardé les villes espagnoles et bien des villes espagnoles. Tout le monde sait que l'Allemagne a éprouvé l'efficacité de l'armée républicaine que la politique de non-intervention livrait sans armes à la féroce nazie. C'est en Espagne que le fascisme a aiguisé ses griffes, et

c'est l'Espagne qui, la première, a eu à supporter les coups de boutoir de sa formidable machine de guerre. Est-ce parce qu'elle a été seule, s'opposant à la force déchaînée des États totalitaires qu'on ne la tient pas pour alliée ? C'est encore grâce à l'Espagne que les alliés ont pu connaître les progrès accomplis par le matériel militaire germano-italien et ont pu ainsi rendre moins efficace son utilisation dans la guerre mondiale. Si la démocratie avait triomphé en Espagne, ce pays aurait pu apporter une aide très appréciable dans la guerre qui suivit. Vaincue, elle a toujours été pour les alliés un sujet de méfiance et de prudence, voire même une menace potentielle, malgré la politique de non-intervention, malgré le traitement qui leur a été réservé dans les camps de concentration. Les Espagnols ont, dans cette guerre, arrosé presque toutes les terres d'Europe et une partie de l'Afrique de leur sang généreux. Présents presque partout, de la Norvège au Tchad et de l'Angleterre à la Russie, c'est dans l'armée française que cette participation a été la plus massive.

Si l'on donnait des chiffres depuis que le premier noyau de l'armée de Gaule a été constitué, les batailles d'Allemagne en passant par l'Afrique, l'Italie et les « maquis » de l'intérieur, le monde serait étonné.

Quand l'un des pays qui ont payé le plus lourd tribut de cette guerre, à un plan inférieur à celui qu'occupent certains pays qui ont ouvert les hostilités sans aucun risque, quelques jours seulement avant leur fin ?

S'il en est ainsi, on pourra penser qu'on ne luttait pas en réalité contre le fascisme, mais uniquement contre la force expansive de l'Allemagne en ce qu'elle avait de dangereux pour les intérêts des grandes puissances, et donc que cette guerre avait un caractère impérialiste comme les autres.

Victor SANS.

FRANCO au service du capitalisme

Seule, en Europe, avec son voisin, le Portugal, l'Espagne n'est pas libérée du joug fasciste. Nous sommes donc en droit de penser qu'il existe d'autres raisons que celles que l'on a vu pour expliquer l'attitude de l'Amérique et de la Grande-Bretagne.

On a souvent parlé de la colonisation économique de l'Espagne par le capital anglo-saxon et l'on a cité des faits : mainmise sur une partie des chemins de fer et sur certaines grandes sociétés, en particulier les compagnies d'assurances et les banques, contrôle des sources de matières premières et notamment des mines, etc...

Il n'est pas douteux qu'il eût suffi que les États-Unis et l'Angleterre rompent leurs relations avec le caudillo et que ces deux pays appuient leur démarche diplomatique d'une pression économique et financière, pour que la dictature de la Phalange ne puisse longtemps se maintenir. La réserve observée par les deux grandes puissances anglo-saxonnes, Washington et Londres ont essayé de l'expliquer, a maintes reprises : il s'agissait, tant que le conflit durait en Europe, d'éviter la création d'un nouveau front dans le sud du continent ; il était nécessaire de ne pas se priver d'un certain nombre de matières premières indispensables à la poursuite de la guerre et surtout des pyrites... Aujourd'hui, l'Allemagne est vaincue, cette argumentation est caduque... et Franco est

toujours le maître de l'Espagne. Nous sommes donc en droit de penser qu'il existe d'autres raisons que celles que l'on a vu pour expliquer l'attitude de l'Amérique et de la Grande-Bretagne.

La magnificence victorieuse remportée par les travaillistes modifiera l'attitude de l'Angleterre par rapport à l'Espagne ; Lasqui, président du Labour-Party, a déjà pris sur ce plan des engagements qui seront tenus, espérons-le. La

position de la France officielle — je ne parle pas de celle du peuple, depuis longtemps connue — est en train d'évoluer ; la Commission des Affaires étrangères de la Consultative a demandé au gouvernement de rompre toutes relations avec Franco. Si de Gaulle ne se décide pas à suivre l'avis de l'Assemblée, nul doute que la majorité qui sortira des prochaines élections soit assez pressante pour que cet avis devienne un ordre.

Le front des nations anti-franquistes : U. R. S. S., Grande-Bretagne, France, sera alors suffisamment puissant pour entraîner les E.-U. à rompre avec Franco et à renoncer à toute ingérence dans la politique intérieure espagnole.

Car, en vérité, le problème est là : il s'agit, bien entendu, de donner à l'Espagne le moyen de se libérer, mais il faut laisser aux Espagnols le soin de choisir leur régime et leurs hommes. Aucune crainte ; ce régime sera la démocratie et ces hommes seront ceux qui n'ont pas cessé, dans l'exil, de croire et de travailler à la résurrection de la République espagnole.

Paul DESCOURS

La question espagnole est posée

L'impossible solution monarchiste

Après le verdict de Potsdam, déclare le représentant de l'émigration royaliste espagnole, Franco n'a plus qu'à prendre l'avis pour l'Argentine.

Selon l'entourage de don Juan, un groupe de généraux s'apprête à prendre le pouvoir pour enregistrer une abdication spontanée ou forcée de Franco et rappeler l'héritier légitime au trône en expliquant dans une proclamation à la nation que c'est le seul moyen de réparer les erreurs commises sous la dictature, de sauver l'honneur et l'indépendance du pays et d'éviter de nouvelles convulsions intestines en préparant la voie à des réformes démocratiques.

Don Juan attend le signal pour rentrer à Madrid en avion. Mais il s'abstiendra de toute initiative personnelle parce qu'il entend respecter la volonté de son père quand celui-ci déclarait dans sa lettre d'abdication que la décision finale doit venir du peuple espagnol lui-même.

Nous n'insérons les nouvelles ci-dessus qu'à titre documentaire et pour faire remarquer que même les monarchistes ont condamné Franco.

L'heure de la monarchie est passée. Elle aurait, peut-être, pu sonner à un moment donné où l'Espagne exilée était dans une démolition momentanée à cause de l'invasion d'une moitié de la France par les Allemands. Cette faiblesse n'a duré qu'un instant. Aujourd'hui, même les horloges anglaises marquent l'heure républicaine.

Le voyage du prétendant est complètement inutile.

Le peuple espagnol a condamné la monarchie et n'attend que le rétablissement du régime légal que librement il a su donner.

Toutes les informations s'accordent à préciser que les influences extérieures le comprennent ainsi.

La possible solution républicaine

M. Martinez Barrio, dernier président du Parlement et président par intérim de la République espagnole, a précisé sa position politique actuelle, qu'il a résumée comme suit :

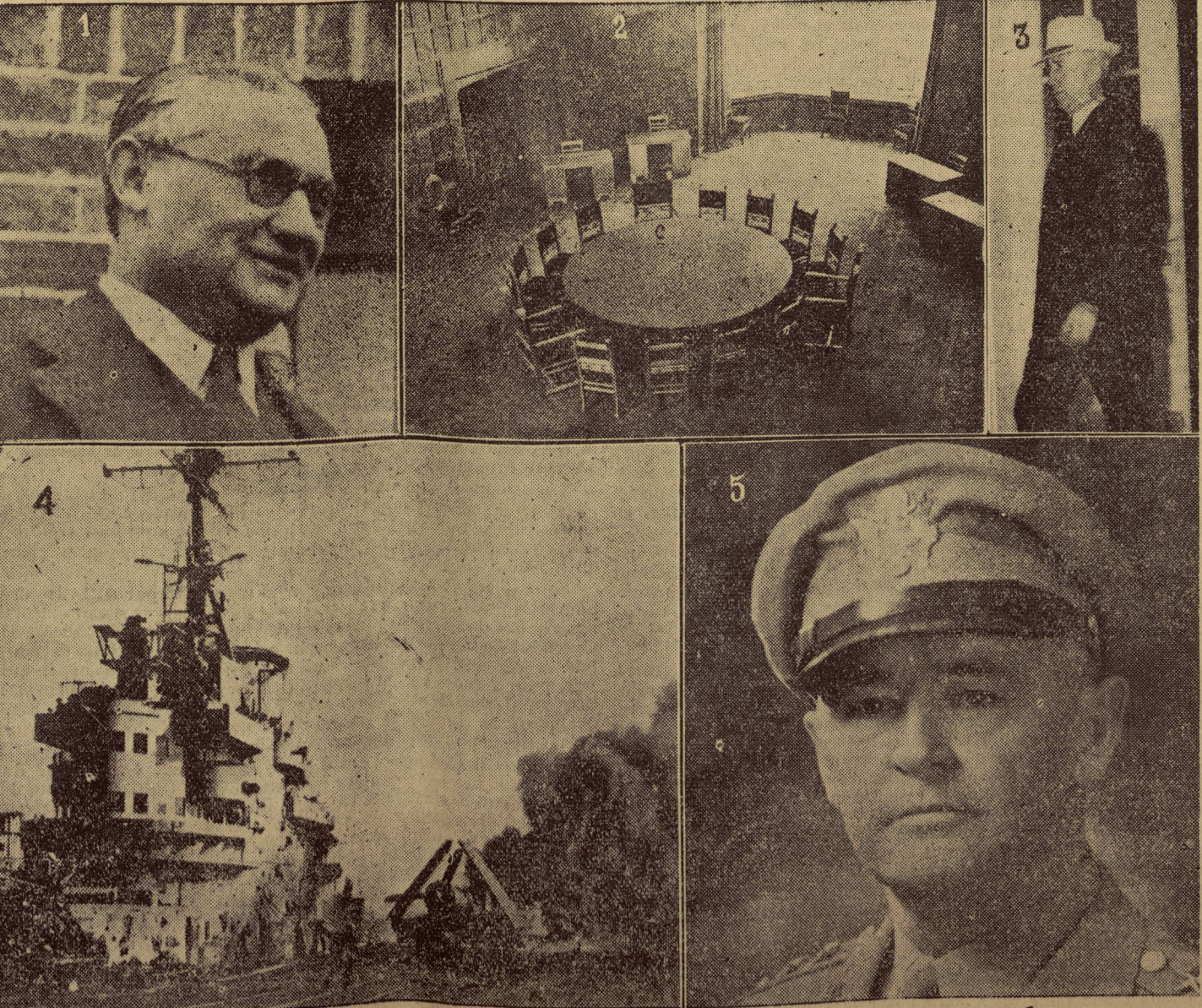
- 1° Convocation immédiate du Parlement ;
- 2° Prestation de serment du Président de la République devant les Cortès ;
- 3° Ouverture d'une période de consultations entre les chefs politiques ;
- 4° Formation d'un gouvernement composé de personnalités populaires en Espagne et respectées à l'étranger ;
- 5° Venue en France du Président de la République et du gouvernement afin de pouvoir continuer les travaux nécessaires au rétablissement d'un régime républicain constitutionnel.

La Junta Española de Liberación ha hecho pública la siguiente nota :

Devant les événements internationaux et les répercussions qu'ils peuvent avoir dans la solution du problème espagnol, la Junta Española de Liberación déclare : qu'elle acceptera, défendra et appuiera exclusivement le rétablissement de la légalité républicaine.

Traducción :

Ante los acontecimientos internacionales y las repercusiones que pueden tener en la solución del problema español, la Junta Española de Liberación declara que aceptará y apoyará exclusivamente el restablecimiento de la legalidad republicana.



1. — M. BEVIN, Ministre des Affaires étrangères dans le Cabinet présidé par le Major ATTLEE.
2. — A Potsdam, autour de cette table ronde les Trois Grands ont réglé pour de longues années le sort du monde et celui de Franco.
3. — M. James F. BYRNES, nouveau secrétaire d'état aux affaires étrangères d'Angleterre.
4. — Un avion suicide japonais... avant la bombe atomique, tente d'incendier un porte-avion.
5. — Le lieutenant général BARNEY Mc GILLES, chef d'état-major de l'armée de l'air des États-Unis.

LA VIE ÉCONOMIQUE RENOVATION



E Sénat américain a ratifié la charte des Nations Unies.

Ainsi se trouve abandonné par les États-Unis, l'Isolationnisme qui restait le seul obstacle pouvant empêcher la cohésion complète du monde civilisé.

Ainsi se trouve assurée, après la victoire d'hier, la sécurité de demain.

Les peuples libres peuvent désormais sous l'arc-en-ciel de la paix, préparer et régler leur destin.

Espagnols, Français, Latins, quel sera le nôtre ?

Celui que nous pourrions, que nous voudrions, que nous saurons nous faire.

La France, dans un sursaut glorieux de sa résistance, a soulevé la pierre du sépulcre et renait à la vie.

L'Italie fait le « mea culpa » des fautes que le fascisme lui a fait commettre, par le châtiment des coupables prépare sa rédemption.

Et l'Espagne ? L'Espagne qui fut la première victime de la criminelle entreprise de domination de l'Europe va-t-elle, la dernière et la seule parmi les nations victimes de l'agression, rester liée au sort du bourreau, ou vivre recluse dans le triste cachot où la guerre civile l'a reléguée ?

Ni l'un ni l'autre, si ses fils savent agir pour la sauver.

« L'Espagne Républicaine » sonne le réveil de leur âme vaillante, non pas pour les lancer à la conquête d'un monde nouveau, mais pour les consacrer à la renaissance de la Patrie. Se reconstruire elle-même, telle est la grande et noble mission que l'Espagne doit accomplir, si elle veut rétablir ses forces, reconstruire sa puissance, relever sa grandeur.

Elle le doit à son passé, où elle fut si forte parmi les forts, si grande parmi les grands !

Elle le peut, non pas par l'esprit de domination qui lui a fait tant de mal, mais par la vertu de l'Union, que les passions partisans ont fait perdre chez elle comme en France, et qui seule par son rétablissement, peut rendre aux Français et aux Espagnols, leur patrie grande, puissante et forte, comme ils l'ont connue aux jours les plus glorieux de leur noble histoire.

L'Union entre les Espagnols chez eux et entre les Français, chez eux d'abord, puis son prolongement dans l'entente entre les deux nations, et par la concorde enfin établir entre toutes les nations unies, voilà le salut pour les hommes qui l'auront compris à temps, pour les peuples qui l'auront voulu.

Espagnols et Français, sachons échapper à l'esprit de domination en attendant les discordes, qui ne conduisent qu'à la servitude.

Il nous suffirait de regarder autour de nous et au-dessus de nous pour nous rendre compte de l'erreur formidable que nous avons commise en rompant notre union.

Chez nous des ruines. Chez les grands, qui ne sont grands que parce qu'ils sont unis : bien-être et liberté.

N'est-il pas évident que ces grands soient justement ceux qui s'appellent : les États-Unis d'Amérique dont la puissance vient de contribuer si largement à la victoire sur les forces du mal, et l'Union des Républiques Soviétiques plus jeune, mais qui, après l'écrasante surprise du début ont pu se redresser si vite et si complètement, que les forces accumulées de l'agresseur ont été non seulement repoussées, mais anéanties.

Le secret de cette irrésistible puissance, n'est-ce pas l'Union, qui leur a permis de briser l'esprit de domination chez l'adversaire et de le domestiquer chez eux, non plus pour conquérir les êtres, mais pour asservir les choses et par l'organisation, la science, la technique maîtriser la matière et la discipliner au service des hommes.

C'est la matière, ou plutôt les matières premières qu'il faut conquérir par la puissance, et non pas les masses humaines.

Les matières premières : produits alimentaires, produits nécessaires à l'industrie, indispensables pour assurer l'existence de ces masses humaines, permettent d'assurer, la vie du groupe humain qui compose la nation à ceux qui les possèdent et ont la sagesse de les mettre en valeur.

C'est cela qui explique l'élan irrésistible de chaque nation, qui la pousse à s'étendre de plus en plus dans des espaces toujours plus grands, pour atteindre le plus grand nombre et la plus grande quantité de ces matières vitales.

Mais ceux qui ont essayé ou essaieront d'obtenir la libre disposition de cette extension des espaces vitaux par la force, ont toujours échoué et échoueront toujours ; exemple : l'Allemagne.

Par contre, ceux qui ont réussi et qui réussiront encore, sont ceux qui s'efforcent de la réaliser par la raison et par l'accord, qui les pousse à grouper leurs forces ; témoins : l'Amérique, l'Empire Britannique, la Russie Soviétique.

C'est cela dont l'« Espagne Républicaine » voudrait tenter de persuader le peuple Espagnol et le peuple Français.

C'est cette haute sagesse économique qu'elle veut essayer de la pénétrer, dans la série d'articles qu'elle commence aujourd'hui et qu'elle poursuivra régulièrement, en vue de préparer et d'assurer la réussite du plan qu'elle s'est tracé, pour contribuer par tous les moyens et de toutes ses forces, à la renaissance de la Patrie Espagnole et de la Patrie Française et pour former par leur cordial accord, un premier et solide noyau d'une Fédération économique des Peuples latins.

« L'Espagne Républicaine » a conçu l'orgueilleux dessein de démontrer aux uns et aux autres, qu'il ne leur manque rien de ce qui a suffi à assurer le succès des peuples les plus grands ; qu'il leur suffit d'abandonner leurs divisions politiques et de consacrer leurs efforts continus, aux entreprises économiques les plus hardies, pour s'assurer la prospérité.

Tant de choses sont à rebâtir chez les Espagnols comme chez les Français, que les hommes de cœur et de bonne volonté, n'ont plus, ne doivent plus avoir qu'une pensée, qu'un désir : faire la chaîne pour conjurer les sinistres, pour réparer les désastres.

« L'Espagne Républicaine » vous convie à concilier vos opinions et vos tendances, à les accorder par le respect mutuel de la dignité humaine, à les confondre dans une volonté commune s'exprimant souverainement par la République.

Vous vous apercevrez alors, que jusque-là, vos divisions n'ont servi que les intentions criminelles de ceux qui voulaient vous affaiblir par la force ou par la ruse, afin de pouvoir vous dépouiller plus facilement, des précieuses ressources que vous auriez dû conserver et développer.

Ces ressources vitales, l'Espagne et la France les possèdent aussi largement que toute autre nation ; nous le démontrerons sans peine. Leur climat, leur territoire, leur sol, leur offrent les richesses agricoles, minérales et industrielles capables d'assurer la plus large part de leurs besoins essentiels, et de fournir les moyens d'échange pour ce qui leur manque.

La preuve de l'importance considérable de ces richesses, nous la trouvons dans les convoitises qu'elles ont suscitées, surtout de la part du Reich.

Ces convoitises pour se satisfaire avaient besoin de nos divisions, qu'on entretenait habilement chez nous, par la phalange d'un côté par la cagoule de l'autre.

Ces convoitises arrivaient à obtenir en nous dépouillant, des résultats sensibles et substantiels. L'Allemagne y avait particulièrement réussi en Espagne, avant et pendant la guerre civile, en s'emparant des concessions de forces hydrauliques, en accaparant les entreprises électriques et les chantiers de constructions navales, en France en se réservant pendant l'occupation la bauxite et la magnésie pour la production des métaux légers qu'elle entendait monopoliser à son profit.

Tous ces biens réels devront équitablement faire retour à leur incontestable et légitime propriétaire l'Espagne ou la France, quand les nations unies proclameront le Droit et imposeront la Justice.

C'est de tout cela que l'Espagne Républicaine veut dire dans la rubrique de la vie économique qu'elle ouvre aujourd'hui et qu'elle se promet de continuer dans chaque numéro, en développant avec toutes les précisions utiles, les questions sommairement envisagées et soulevées dans le présent article.

L'ER

UN SONGE

Le laboureur m'a dit en songe : « Fais ton pain,
Je ne te nourris plus; gratte la terre et sème. »
Et le tisserand m'a dit : « Fais tes habits toi-même,
Quand j'implorai du ciel une pitié suprême,
Et le maçon m'a dit : « Prends la truelle en main. »

Et, seul, abandonné de tout le genre humain,
Dont je traînais partout l'implacable anathème,
Quand j'implorai du ciel une pitié suprême,
Je trouvais des lions debout sur mon chemin.

J'ouvris les yeux, doutant si l'aube était réelle.
De hardis compagnons affaîlés sur leur échelle,
Les métiers bourdonnaient, les champs étaient semés.

Je connus mon bonheur, et qu'au monde où nous sommes
Nul ne peut se vanter de se passer des hommes;
Et, depuis ce jour-là, je les ai tous aimés.

LE VASE BRISE

Le vase où meurt cette verveine
D'un coup d'éventail fin peinte,
Le coup d'effleur à peine,
Aucun bruit ne l'a réveillé.

Maïs la légère meurtrissure
Mordant le cristal chaque jour,
D'une marche invisible et sûre
En a fait lentement le tour.

Sur eau fraîche à fuit goutte;
Le suc des fleurs s'est épuisé;
Personne encore ne s'en doute,
N'y touches pas, il est brisé!

Souvent aussi la main qu'on aime,
Effleurant le cœur, le front même,
Puis le cœur se fend de lui-même,
La fleur de son amour périt!

Toujours intact aux yeux du monde,
Il sent croître et pleurer tout bas,
Sa blessure fine et profonde...
Il est brisé!... N'y touches pas!

Sully PRUDHOMME.

POETAS DE ESPAÑA

ES LA HORA DEL ALBA

Es la hora del alba. Una sombra camina por el llano
cabalgando el rocino Clavileño;
es la pálida sombra de Alonso de Quijano,
que sale a la aventura y al ensueño.

Y un galopar sonoro
redobla sobre el llano bajo los cascos de oro.
Ya no es el Caballero de la Triste Figura,
que empuña fuerte lanza,

razona; como un cuervo su locura
y una insula promete a Sancho Panza.
El de hoy es todo alma, y va desnudo
sin armas que velar en el mesón.

Y lleva, por escudo
su intrépido y ardiente corazón.

Vuelto el rostro hacia Potsdam, este loco de antaño
habla en voz de un loco de antaño.
En la sonora voz del bueno de Quijano,
late el alma indomable de la raza,
resonando en el llano.

Como un largo rumor de ruego y amenaza.
— Oh, poderosos de la tierra!
forjadores de imperios, dictadores y reyes,
que edificáis la paz con arduos de guerra:
Sabed que España existe. No han de dictar sus leyes
ni sajones ni esclavos.

España es una raza y no un pueblo de esclavos!
Aun ruga el león ibero,
no en las gestas del Cid
que canta el castellano y el viejo Romancero.

— su espada victoriosa hace falta en la lid —
sino en la humilde lira de Froys Luis de León,
en la gaita de Federico, y en
la de Antonio Machado y el divino Rubén,
que llegó por el mar de Cristóbal Colon.

Y en la de Garcilaso, Góngora y Calderón.
Detuvo el buen manchego de su rocín el paso,
habló con queda voz, y su inquieta mirada
abarcó el campo raso.

— Que tu arado fecunde, labrador,
el germen de Castilla,
como pedía don Fulio Senador.
Riega con tu sudor
esta tierra sedienta del páramo de España,
y haz brotar la semilla
de su resaca entraña.

Que su bendito fruto sea
para el que el germen labra;
de él surgirá mañana la palabra
que es luz y concreción, fecundidad e idea.

Y vosotros, la prole de Caín y Judas Iscariote,
de Tartufe y Loyola,
que sois peste y asole
de la raza latina y española,
silencio!... Inclinaos, y escuchad
el retorno de un pueblo que ama la Libertad.

Así habló don Quijote
por Castilla y España.
Y su voz se hizo eco, del mar a la montaña.

Mateo SANTOS.

(Del libro de poemas del exilio, próximo a publicarse,
« PASION DE ESPAÑA ».)

L'ESPAGNE RÉPUBLICAINE

Bureaux : 15, allées Jean-Jaurès

DIRECTEUR : Ricardo GASSET — GÉRANT : Dr. A. BOYA

HISTOIRE d'un CONSCRIT de 1813

Je montai donc l'escalier.
En passant, j'aperçus, par une
porte ouverte, deux hommes en
culotte, nus jusqu'à la ceinture,
qui brassaient la pâte de-
vant deux pétrins. J'étais chez
un boulanger, et voilà pour-
quoi cette vieille ne dormait
pas encore, ayant sans doute
aussé de l'ouvrage. Elle avait
un bonnet à rubans noirs, les
bras nus jusqu'aux coudes, une
grosse jupe de laine bleue
soutenue par des bretelles, et
semblait triste. En haut, elle
se reposait dans une chambre
assez grande, avec un bon
fourneau de faïence et un lit
au fond.

« Vous arrivez tard, me dit
cette femme.
— Oui, nous avons marché
tout le jour, lui répondis-je.
C'est presque pour rien, je
suis presque épuisé de fatigue.
— Alors, elle me regarda, et je
l'entendis qui disait :
« Pauvre enfant! pauvre en-
fant! »

Puis elle me fit asseoir près
du fourneau et me demanda :
« Vous avez mal aux pieds?
— Oui, depuis trois jours.
— Eh bien! ôtez vos souliers,
fit-elle, et mettez ces sabots.
Je reviens. »

Elle laissa sa chandelle sur
la table et redescendit. J'étais
mon sabot et mes souliers; j'a-

vais des ampoules, et je pen-
sais : « Mon Dieu... mon Dieu...
peut-on souffrir autant! Est-ce
qu'il ne vaudrait pas mieux
être mort! »

Cette idée m'était venue
cent fois en route; mais alors,
après de ce bon feu, je me
sentais si las, si malheureux,
je n'aurais voulu m'endormir
pour toujours, malgré Cathé-
rine, malgré la tante Grédel.
M. Goullin et tous ceux qui
me souhaitaient du bien. Oui,
je me trouvais trop misérable!

Tandis que je songeais à ces
choses, la porte s'ouvrit, et un
homme grand, fort, la tête
dite grise, entra. C'était un
cousin que j'avais vu travailler
en bas. Il avait mis une che-
mise, et tenait dans ses mains
une cruche et deux verres.

« Bonne nuit! dit-il, en me
regardant d'un air grave.
Je penchai la tête. La vieille
entra derrière cet homme; elle
portait un cuveau de bois, et
le posant à terre, près de ma
chaise :

« Prenez un bain de pieds,
me dit-elle, cela vous fera du
bien. »

En voyant cela, je fus atten-
dri, et je pensai : « Il y a pour-
tant de braves gens sur la
terre! J'étais méchant, mais
les ampoules étaient ou-

vertes, elles saignaient, et la
bonne vieille répéta :
« Pauvre enfant! pauvre en-
fant! »

L'homme me dit :
« De quel pays êtes-vous?
— De Phalsbourg, en Lor-
raine.
— Ah! bon! fit-il.
Puis, au bout d'un instant, il
dit à sa femme :

« Va donc chercher une de nos
galettes, ce jeune homme pen-
dra un verre de vin, et nous le
laisserons ensuite dormir en
paix, car il a besoin de repos. »

Il poussa la table devant moi,
de sorte que j'avais les pieds
dans la baignoire, ce qui me fai-
sait du bien, et que j'étais de-
vant la cruche. L'homme emplit
mes verres d'un bon vin blanc,
en me disant :

« A votre santé »

La mère était sortie. Elle re-
vint avec une grande galette
encore chaude, et toute couverte
de beurre frais à moitié fondu.

C'est alors que je sentis com-
bien j'avais faim; je me trouvais
presque mort. Il parait que ces
bonnes gens me virent, car la
femme me dit :

« Avant de manger, mon en-
fant, il faut sortir vos pieds de
l'eau. »

Elle se baissa et m'es-suya les
pieds avec son tablier, avant
que j'eusse compris ce qu'elle
voulait faire.

Alors je m'écriai : « Mon
Dieu, madame, vous me traitez
comme votre enfant. »

Mario AGUILAR

(Suite page 2.)

LOS GRANDES TIPOS HUMANOS DE
NUESTRA EPOCA

Mientras releo unos viejos libros de Pío Baroja, se ha pro-
ducido el descendimiento de Churchill. Produce en mí Baroja,
un contrario movimiento de sugestión literaria y de repulsi-
ón por el ideario que persistía en él y que ahora ha salido. Anti-
católico, anti-repúblico, anti-académico, anti cuando le sea, y
anti-político, me atraía pero en cuanto me iba el anti-catolismo y
el anti-repúblico y el anti-democrático, me irrita. Y claro, aun cuando
prefería ver en la torre de la iglesia el reloj solar más que las
campanas litúrgicas, su odio a la democracia, lo ha llevado a
acogerse a las campanas de la iglesia de su pueblo navarro, en
una Navarra de Fernando VII. Estos pseudo autoritarismos espiri-
tuales, se acomodan anchamente en un régimen de sopa boba,
ejecuciones, rondas de noche y ringorringos que florecen desde

des platos de phonografos
crent des bruits de bataille,
des clameurs, des assauts im-
ginaires dans des champs où
l'on ne trouve âme qui vive.

De la tragi-comédie, quoi...
Et cela permet de gagner des
batailles.

Verrons-nous mieux dans
l'avenir? Oh! nous ne le sou-
haitons pas.

des chevaux, des voitures et des
gens. Mes pieds me faisaient en-
core un peu mal, mais ce n'était
rien en comparaison des autres
maux, quand j'eus mis des bas
propres, il me sembla renaitre,
l'étais solide sur mes jambes, et
je me dis en moi-même : « Je-
soph, si cela continue, tu ven-
dras un gaillard; il n'y a que
le premier pas qui coûte. »

Je m'habillai dans ces heureu-
ses dispositions.

La femme du boulanger avait
mis sécher mes souliers près du
four, après les avoir remplis de
cendres chaudes, pour les empê-
cher de se racornir. Ils étaient
bien graissés et luisants.

Enfin, je bouclai mon sac, et je
descendis sans avoir le temps
de remercier les bonnes gens
qui m'avaient si bien reçu, pen-
sant remplir ce devoir après
l'appel.

Au bout de la rue, sur la
place, beaucoup de nos Italiens
attendaient déjà, grelottant au-
tour de la fontaine. Furst, Klip-
fel, Zebédé arrivèrent un in-
stant plus tard.

De tout un côté de la place on
ne voyait que des canons sur
leurs affûts. Des chevaux arri-
vaient à l'abreuvoir, conduits
par des hussards badois; quel-
ques soldats du train et des dra-
gons se trouvaient dans le nom-
bre.

En face de nous était une ca-
serne de cavalerie haute comme
l'église de Phalsbourg; et des
trois autres côtés de la place

s'élevaient de vieilles maisons
en pointe avec des sculptures,
comme à Saverne, mais bien au-
rement graves. Jamais je n'au-
rais pu de semblables, et
comme je regardais le nez en
l'air, nos tambours se mirent à
rouler. Chacun reprit son rang.
Le capitaine Vidal arriva, le
démontre sur l'épaule. Des voi-
tures sortirent d'une voûte en
face, et l'on nous cria, d'abord
en italien, ensuite en français,
qu'on allait distribuer les ar-
mes, et que chacun devait sor-
tir des rangs à l'appel de son
nom.

Les voitures s'arrêtèrent à
dix pas, et l'appel commença.
Chacun à son tour sortait des
rangs, et recevait une giberne,
un sabre, une baïonnette et un
fusil. On se passait cela sur la
blouse, l'habit ou la casaque;
nous avions la mine, avec nos
chapeaux, nos casquettes et nos
armes, l'air d'une véritable bande
de brigands. Je reçus un fusil ter-
riblement grand et lourd, que je
pouvais à peine le porter; et
comme la giberne me tombait
presque sur les mollets, le ser-
gent Pinto me montra la ma-
nière de raccourcir les cour-
roies. C'était un brave homme.

Tous ces bardières qui me
croisaient la poitrine me sem-
blaient quelque chose de terri-
ble, et je vis bien alors que nos
misères n'allaient pas finir de
sitôt.

Après les armes, on eut la ca-
saca, et l'on nous distribua
cinquante cartouches par hom-

me, ce qui n'annonçait rien de
bon. Puis, au lieu de faire rom-
pre les rangs et de nous ren-
voyer à nos logements, comme
je le pensais, le capitaine Vidal
tira son sabre et cria :

« Par file à droite... en avant,
marche! »

Et les tambours se mirent à
battre.

J'étais désolé de ne pouvoir
pas au moins remercier mes ho-
tes de bien qu'ils m'avaient
fait; je me disais : « Ils vont
te prendre pour un ingrat! »

Mais tout cela ne m'empêchait
pas de suivre la file.

Nous allions par une longue
rue tortueuse, et tout à coup
nous nous trouvâmes devant
les flots du Rhin couverts de glace
à perte de vue. C'était quelque
chose de magnifique et d'é-
blouissant.

Tout le bataillon descendit au
Rhin, que nous traversâmes.
Nous n'étions pas seuls sur le
fleuve : nous étions, à cinq ou
six cents pas, un convoi de pou-
dre, conduit par des soldats du
train, gagnant la route de Franc-
fort. La glace n'était pas élan-
sante, mais couverte d'une es-
pèce de givre rebouteux.

En arrivant sur l'autre rive,
on nous fit prendre un chemin
tournant entre deux pentes es-
tées.

Nous continuâmes à marcher
sans arrêt, cinq heures. Tantôt
à droite, tantôt à gauche, nous
détournâmes des villages, et Je-
bédé, qui marchait près de moi,
me disait :

BULLETIN INTERNATIONAL

Questions autrichiennes

L'Autriche-Hongrie, monstre bicéphale comme l'aigle qui
s'étalait sur ses armoiries, a disparu dans la tourmente de 1918.
Sa dissolution, prévue depuis longtemps, fut-elle un mal, fut-elle
un bien? La discussion, toute théorique, reste ouverte. Un fait
certain : la fin de la double monarchie fut saute comme une
victoire par toutes les minorités qu'elle opprimait, ainsi que
par les nations balkaniques, objet traditionnel de la convoitise
des Habsbourg. C'est dans la crainte de voir renaître l'empire
de proie que les unes et les autres s'opposèrent de toutes leurs
forces à chaque tentative de restauration, que celle-ci se pro-
duisit à Vienne ou à Budapest.

L'Autriche, cependant, telle que l'avait délimitée le traité de
Trianon, n'était guère viable. Amputée du Tyrol méridional au
profit de l'Italie, et d'une partie du Burgenland qu'elle avait dû
céder aux Hongrois, elle groupait autour d'une capitale démem-
brée un ensemble de provinces montagneuses plutôt pauvres, dont
le tourisme restait la principale ressource. L'industrie autri-
chienne se trouva soudain privée de ses débouchés, tandis que
celle de la Tchécoslovaquie, soutenue par les capitaux anglais,
américains et français, prenait un essor considérable. Les usines
qui peuplaient les faubourgs de Vienne furent réduites bientôt
au chômage. D'où des convulsions, des révoltes qui ne facilitè-
rent pas la tâche des chefs de la République. Sur cette
population de race allemande qui, depuis les Carpates, jouissait
d'un traitement privilégié et qui maintenant se débattait dans une
gêne permanente, les théories nationales-socialistes, avec leurs
promesses de travail pour tous, devaient exercer leur attrait. Et cela d'autant mieux que, dès 1919, les
socialistes eux-mêmes, pressant l'ère des difficultés économi-
ques, avaient demandé le rattachement (Anschluss) à l'Alle-
magne.

En 1938, la marée nazie finit par englober l'Autriche. Il faut
avouer que, du point de vue économique, l'union avec le grand
Reich s'avéra tout d'abord profitable. La fabrication des ar-
mes apporta au pays une euphorie passagère. La Styrie (région de
Graz) et le Tyrol (notamment à Linz et à Innsbruck) virent
s'élever de grosses usines métallurgiques. Autour de Vienne s'ins-
tallèrent d'importantes fabriques d'avions (surtout à Wiener-Neustadt). Cette activité nouvelle endormit pour un
temps les protestations qui, en d'autres temps, n'auraient pas
manqué de s'élever. La Gestapo et les S.S. se chargèrent d'étouf-
fer les derniers sursauts des opposants. Emprisonnements,
déportations, exécutions capitales, rien ne fut épargné pour
mater un pays dont les provinces devinrent de simples Gaue
hitlériennes et dont le nom même disparut pour faire place à la
dénomination officielle de Ostmark. Hitler semblait bien avoir
tué pour toujours sa patrie d'origine.

C'est au cours de l'entrevue de Moscou que les Alliés s'enga-
gèrent à la ressusciter. Promesse solennellement confirmée à la
Conférence de Yalta. L'Autriche n'était plus considérée désor-
mais comme un pays ennemi, mais comme un pays à libérer. Et
ce fut, lorsque les soldats des Nations Unies pénétrèrent sur
son territoire, ils se présentèrent non en conquérants, mais en
amis. La population allemande qui, en 1938, avait accueilli avec
des groupes de partisans se formèrent à la fois, en Carinthie, en Styrie, au
Tyrol, et donnèrent la chasse aux Allemands en retraite. En
maints endroits, les Vénitiens ouvrirent spontanément les portes
de leurs maisons aux soldats de Tolboukhine pour leur per-
mettre de fuir plus aisément, du haut des toits et des balcons,
leurs oppresseurs nazis. L'Autriche, en effet, sans que le monde
s'en doute, avait cruellement souffert d'une occupation de sept
ans. Un seul exemple : à Graz, à la veille même de la libération,
la Gestapo exécutait encore 142 résistants, hommes et femmes.

Après la capitulation de l'Allemagne, l'Autriche a retrouvé
son indépendance, mais, par la force même des événements mili-
taires, et parce que les nazis espéraient trouver refuge sur son
sol, elle a continué d'être occupée par les troupes alliées. Les
Russes tiennent environ la moitié des pays; les Américains
gardent les régions d'Innsbruck et de Salzbourg; les Anglais,
au sud et au sud-est, administrent une partie de la Styrie et la
Carinthie; la zone française comprend la partie de la Styrie et un
morceau du Tyrol. Un gouvernement central s'est constitué à
Vienne, sous la présidence d'un socialiste, le Dr Renner. Dans
une allocution, radiodiffusée le 11 juin par l'émetteur de la ca-
pitale, le nouveau Chancelier a affirmé que la formation de ce
gouvernement avait été spontanée et non, comme l'ont écrit
certains journaux étrangers, imposée par les autorités sovié-
tiques. En dépit de quoi, la Grande-Bretagne, les Etats-Unis
et la France — ont insisté sur le rôle de la reconnaissance, ce qui lui
enlève toute autorité sur les régions contrôlées par ces trois
pays.

A vrai dire, la situation ainsi créée ne saurait se perpétuer
sans dommage. Le gouvernement du Dr Renner, composé de
représentants des trois partis démocratiques : chrétiens-sociaux,
socialistes et communistes, ne légifère et ne procède à des nomi-
nations de fonctionnaires que dans la zone occupée par les
Russes. C'est-à-dire, avec une extrême habileté, affectent de ne se
mêler de rien des affaires intérieures; non seulement ils ont
poussé le libéralisme jusqu'à autoriser de nouveau la procession
de la Fête-Dieu dans les rues de Vienne — cérémonie que les
Nazis avaient interdite depuis sept ans —, mais l'Armée rouge
est venue au secours de la population affamée, ce qui lui a
valu les remerciements officiels du cardinal Innitzer!

Deux questions semblent intéresser les Soviétiques :
l'épuration, qui est menée avec vigueur, sous leur contrôle, par
les Autrichiens eux-mêmes, et la récupération du matériel indus-
riel destiné à remplacer celui que la Wehrmacht a volé en
Ukraine. Sur ce dernier point, les Russes se montrent intraita-
bles. Ils démentent sans discontinuer toutes les usines et les
réclamations du gouvernement Renner, sur ce point, demeu-
rées sans effet. L'Autriche ne redeviendra pas aisément un pays
industriel.

Dans les zones occupées par les Alliés de l'ouest, il en va tout
autrement. Les autorités locales, administratives, judiciaires et
de police, ont été nommées par les commandants militaires sous
leur seule responsabilité. Les lois et décrets sont promulgués à Vienne
n'y sont pas applicables. L'épuration a soigneusement été pratiquée
avec mollesse. Mais aucun enlèvement de machines n'a eu lieu.
Chaque système, on le voit, a ses bons et ses mauvais côtés.

D'une façon générale, les diverses régions de l'Autriche se
trouvent donc soumises à des régimes très différents. Il con-
viendrait, nous l'avons déjà dit, de mettre un terme à un état
chose paradoxal, qu'aggrave encore les difficultés de passage
d'une zone à l'autre. Tous les Autrichiens sont unanimes sur ce
point. La première tâche qui s'impose est une reconnaissance
générale du gouvernement du Dr Renner. Il doit être subli-
mé à diriger les destinées du « pays ami » qu'est la nouvelle Répu-
blique. Souhaitons que ce soit là une des décisions de la récente
Conférence de Potsdam.

Pierre ORSINI.

« Puisqu'il a fallu partir, j'ai
me, ce qui n'annonçait rien de
bon. Puis, au lieu de faire rom-
pre les rangs et de nous ren-
voyer à nos logements, comme
je le pensais, le capitaine Vidal
tira son sabre et cria :

« Par file à droite... en avant,
marche! »

Et les tambours se mirent à
battre.

J'étais désolé de ne pouvoir
pas au moins remercier mes ho-
tes de bien qu'ils m'avaient
fait; je me disais : « Ils vont
te prendre pour un ingrat! »

Mais tout cela ne m'empêchait
pas de suivre la file.

Nous allions par une longue
rue tortueuse, et tout à coup
nous nous trouvâmes devant
les flots du Rhin couverts de glace
à perte de vue. C'était quelque
chose de magnifique et d'é-
blouissant.

Tout le bataillon descendit au
Rhin, que nous traversâmes.
Nous n'étions pas seuls sur le
fleuve : nous étions, à cinq ou
six cents pas, un convoi de pou-
dre, conduit par des soldats du
train, gagnant la route de Franc-
fort. La glace n'était pas élan-
sante, mais couverte d'une es-
pèce de givre rebouteux.

En arrivant sur l'autre rive,
on nous fit prendre un chemin
tournant entre deux pentes es-
tées.

Nous continuâmes à marcher
sans arrêt, cinq heures. Tantôt
à droite, tantôt à gauche, nous
détournâmes des villages, et Je-
bédé, qui marchait près de moi,
me disait :

Directeur : Ricardo GASSET.
Gérant : Dr A. BOYA.

IMP. REGIONALE, 59, RUE BAYARD
TOULOUSE

(A suivre.)